

ENFER D'ENFANCE

Christian FRENOY
(extrait)

© Éditions du Masque d'Or, 2017
Tous droits réservés

I

LA PHOTO DE FAMILLE

La photo est en noir et blanc, elle représente mon père, ma mère, mes deux frères, moi et Man Line, mon arrière-Grand-Mère.

Ça pourrait n'être qu'une simple photo de famille et pourtant j'y vois bien autre chose.

Je la regarde souvent comme on regarde un abîme.

Ce gouffre qui s'étend de moi à ce petit garçon aux cheveux clairs, vêtu de blanc, a quelque chose d'hallucinant.

Je regarde mon visage. Je n'avais jamais remarqué auparavant cette expression de peur qui s'y lit.

On dirait que je suis sur le point de pleurer.

Man Line me tient par la main, elle essaie de me rassurer.

J'ai l'air de vouloir m'en aller.

Nous sommes en 1957, j'ai deux ans, mon père pose sa main droite sur l'épaule de mon frère aîné, Frank, qui a déjà son air renfrogné. Il a six ans.

Quant à ma mère, ses deux mains sont posées sur les épaules de mon autre frère, Luc, qui a cinq ans.

Tout est déjà dit : mon frère aîné, c'est la lignée paternelle « toute crachée ». Le cadet, c'est le « fils préféré » de ma mère, c'est sa lignée à elle.

Quant à moi, je ne suis à personne... Je suis déjà tellement seul ! S'il n'y avait Man Line, ma solitude serait effroyable.

Je suis en blanc. Les autres sont vêtus de sombre et il me semble que je n'ai rien à voir avec cette famille.

La photo a été prise dans le jardin, derrière la maison. On aperçoit à l'arrière-plan des arbres qui lancent vers le ciel leurs membres décharnés.

C'était l'hiver.

Je regarde à nouveau la photo.

L'enfant que j'étais me semble avoir grandi, ce n'est plus tout à fait le même, son visage s'est rempli de tristesse et son regard est maintenant dur comme de l'acier.

Je l'entends qui me parle :

« Tu vas raconter mon histoire... C'est juste puisque je fais partie de toi... C'est bien de moi que tu tiens cette souffrance qui ne te quitte pas... C'est moi qui suis triste, abandonné, vide et

à la fois plein d'amertume... C'est moi qui te crucifie, qui t'empoisonne du venin de mon désespoir... Tu dois me rendre témoignage, raconter mon calvaire... Tu n'as pas le droit d'ensevelir mon cri et d'ailleurs tu ne le pourrais pas car ma souffrance est aussi vaste que le monde... Jamais je ne te laisserai en paix !... Tu me dois bien cela !... »

Et l'enfant continue de me parler de sa voix d'ombre au timbre grave qui fait résonner mon âme comme une amphore de cristal prête à se briser.

Je sens que la blessure est prête à se rouvrir.

Je ne veux plus connaître cette effroyable sensation d'effondrement qui m'a accablé il y a quelques mois.

J'avais déjà connu bien des *épisodes dépressifs* mais jamais encore je ne m'étais retrouvé dans cet état !

En moi, tout n'était plus que ruines. Je ne souffrais même plus.

J'avais dépassé le stade de la souffrance.

Je me sentais vide, vide.

Je n'existais plus que par cette étincelle de conscience qui survolait l'abîme que j'étais devenu.

Autour de moi, le monde matériel se lézardait, tombait en poussière et ma pensée elle-même se désagrégeait.

Je ne savais plus rien.

Je n'étais plus rien.

Je me trouvais dans ce « no man's land » qui s'étend au-delà du désespoir et de la tristesse, dans ces confins les plus obscurs de l'être où règne l'absolu néant.

Autour de moi flottaient des ombres noires.

Il m'a fallu beaucoup de repos et un traitement de cheval à base d'antidépresseurs pour que les débris de mon être se rassemblent un peu...

Mais l'édifice est encore bien fragile ! C'est un château de cartes que la moindre secousse risque de faire s'effondrer.

Antidépresseurs... Bouée de sauvetage... Misérable radeau chimique qui me permet de surnager sur cet océan de ténèbres qui ne demande qu'à m'engloutir !

Au fond – le terme est bien choisi ! –, n'est-ce pas cela qu'une partie de moi-même désire absolument ?... L'anéantissement !

Plus de pensées ! Plus de souvenirs mortifiants ! Plus de peur d'être blessé horriblement par une parole malheureuse !... Ah !... Ne plus être !... Cela est bien tentant !

Raconter, ne pas raconter... Je tourne autour de ce brasier obscur sans parvenir à me décider à l'affronter.

L'Angoisse tourne en moi comme un fauve enragé prêt à bondir sur sa proie !

Je suis dans mon bureau, assis face à la fenêtre par où filtre la pâle clarté d'un jour maladif.

Il faut que je me débarrasse de cette souffrance vive, de cette plaie invisible qui me ronge.

Je prends une grande règle en bois dont j'appuie l'une des extrémités contre le rebord de la table et l'autre contre mon plexus... Il me semble qu'ainsi la douleur s'atténue.

Si c'était un fusil, je caresserais doucement la détente, puis, j'appuierais un peu et mon horrible blessure deviendrait enfin visible !

Il y aurait des morceaux de chair écrasés sur les murs et, à la place de mon estomac toujours noué, un trou béant !

Et puis enfin la paix, le repos.

Me suicider ou écrire l'histoire de cet enfant que j'ai été, que je suis encore du reste, qui m'habite de sa souffrance et de sa colère, que je porte en moi comme un ancêtre lointain, à la

fois proche et étranger... Je pense qu'il vaut mieux écrire... Cela demande-t-il moins de courage que le suicide ? C'est à voir... Ce n'est pas sûr du tout !
Des gouttes de sueur perlent à mon front... Mon corps entier est secoué de frissons...
Ô non ! Je ne veux plus souffrir !
Il faut que cette tenaille d'Angoisse se desserre sinon mon âme va jaillir hors de moi...
Que ne donnerais-je pas pour un peu de sérénité !

Je regarde à nouveau la photo.
Cela devient une obsession.
C'est un rituel auquel je me prête plusieurs fois par jour.
Comment raconter cette histoire ?
Comment commencer ?
Je crois que le mieux est de laisser les souvenirs remonter un à un de ce lointain passé qui m'éclate au visage comme une bombe à retardement.
Je pourrais commencer ainsi :
Je m'appelle José Legrand, j'ai dix ans et nous sommes en 1965. Mon père se prénomme Narcisse, prénom qui lui va bien car on devine en lui une fragilité de fleur. Il est de taille moyenne, ses cheveux abondants et bruns font ressortir le vert pâle de ses yeux qui ont la douceur des clairières.
Lorsque je rentre de l'école et que mon père est à la maison, c'est le Paradis, quand il n'y est pas, c'est l'Enfer.
Ma mère aussi porte un prénom de fleur : elle s'appelle Marguerite, elle a de grands yeux bleus un peu tristes, un visage allongé, des lèvres minces... Elle semble toujours être ailleurs, perdue dans un songe... Sur la photo elle sourit mais d'un sourire si léger qu'on sent bien qu'il suffirait de peu pour qu'il s'éteigne.
Mon arrière-Grand-Mère, Man Line, est la Grand-Mère de Marguerite ; de son vrai nom elle s'appelle Céline Lefranc, veuve de Charles Leroy, instituteur, que je n'ai pas connu.
Man Line a quatre-vingt quatre ans, elle est encore alerte pour son âge, elle a l'esprit vif, c'est une femme de tête ; c'est elle qui dirige la maison, au grand dam de mon père qui a bien du mal à s'imposer.
Man Line a eu trois fils dont deux sont morts très jeunes : Lucien, à l'âge de huit ans des suites d'une rougeole et Marcel, qui souffrait des séquelles d'une méningite, à trente-sept ans. Il lui reste Georges, mon Grand-Père, instituteur lui aussi et qui habite le même village avec son épouse Adélaïde.
J'ai deux frères, Luc et Frank, âgés respectivement de treize et quatorze ans.
La classe de CM2 dont je fais partie est dirigée par Monsieur Guillon, un brave homme qui porte toujours une blouse de nylon gris. Il aide papa à faire ses comptes pour l'assurance agricole. Lorsqu'il nous croise avec mon père, il ne peut s'empêcher de s'exclamer :
« *Voilà la mère-poule avec ses trois poussins !* »
C'est vrai que papa est très maternel, il remplace maman qui est toujours « malade ». Elle est la Malade, la seule sur terre !... Et, pour revendiquer son statut, elle répète inlassablement :
« *Mon Dieu, que je suis malade ! Mon Dieu, que je suis malade !* »

**Lisez la suite dans *Enfer d'enfance* de Christian FRENOY
En vente sur ce site**